

Suite de FRÈRE JUBIN

tué le même jour, démontant mon fusil qui fonctionnait mal. C'est une chose qu'on avait oublié de m'enseigner. Par un étroit boyau qui reliait notre tranchée à celle de l'ennemi, ce dernier avait tenté de pénétrer chez nous par surprise. Ce fut lui qui fut surpris : un tir de 75 l'arrêta net. D'une étonnante précision, il avait cloué sur place, à 2 mètres devant nous, 2 Turcs qui gisaient la gorge ouverte comme par un rasoir, les yeux exorbités. Je fus invité à me glisser auprès d'eux pour les questionner, mais ce fut en vain.

BAIONNETTE AU CANON

« Alors l'attaque commença dans le boyau, en rampant, par ma section que commandait le vaillant sergent parisien **Lambert**, étudiant en droit, qui avait revendiqué ce périlleux honneur. Courageux, aimable, plein d'allant, c'était un entraîneur. Il exigeait que je sois près de lui, ainsi qu'un dur à cuire de 43 ans, un Normand, père de famille. Venaient ensuite un caporal catalan espagnol, engagé et poltron et 7 ou 8 jeunes Normands de 20 à 21 ans, qui, comme moi, allaient au feu pour la première fois (p. 66-67). On se courbait afin de n'être pas aperçus de l'ennemi par les parapets effondrés. Arrivés au talus de 1m60 de haut qui nous séparait de l'ennemi, on entendait les sentinelles causer à voix basse. Le sergent, revolver au poing, nous souffla : « Baïonnette au canon » qui nous donna froid dans le dos en dépit de la chaleur accablante. Il lança quelques grenades sur les sentinelles. Aux cris des blessés fit écho la voix apeurée de notre Catalan criant : « Les Turcs ! les Turcs ! » et il recula avec 5 ou 6 camarades. En même temps, une compagnie effectuait une diversion en terrain découvert, mais sa progression était freinée par les mitrailleuses. Comme je retournais à notre centre pour demander renfort et munitions, je vis devant chaque éboulement de parapet le corps d'un de mes jeunes camarades dont la lâcheté du caporal avait causé la mort, car, affolés, ils ne s'étaient pas baissés aux passages dangereux. Avançant courbé, je reçois soudain sur le dos le corps d'un jeune combattant qui crie et me couvre de sang. En terrain découvert, il venait de recevoir en plein front une balle explosive. En le soulevant, je le conduisis aux infirmiers » (p. 67-68). Parmi les renforts envoyés, je remarquais des Martiniquais. Un capitaine de passage menaçait de son

revolver ceux qui n'avançaient pas assez vite. Un obus, tel un globe de feu, passa un mètre au-dessus et éclata 2 mètres plus loin, nous couvrant de terre et de fumée (p. 68).

ON SOUFFRAIT DE LA SOIF

« Je retrouvai mon sergent en train d'organiser une partie de la tranchée d'où l'ennemi venait d'être délogé. On était sur les bords du ravin du Kérevez Déré (vallée du céleri). Après une journée torride (et n'ayant pris aucun liquide depuis 48 h.), on souffrait de la soif au-delà de ce que l'on peut exprimer et on ne reçut qu'une soupe dont le liquide avait disparu.

Durant la nuit, il fallut prendre la garde toutes les deux heures. Le caporal ayant refusé d'en prendre sa part, le brave **Lambert**, déjà irrité par sa lâcheté, me dit : « C'est intolérable, je le ferai casser de son grade. Hélas ! il n'en eut pas la peine (p. 68).

Des fusées étaient lancées dans la crainte d'une contre-attaque. Dans le silence du soir, on était envahi par de pénibles sentiments qu'engendraient les râles des mourants, les plaintes et les appels des blessés non encore enlevés et ce cri : « Maman ! oh ! maman ! » entendu non loin de moi, capable d'émouvoir le plus insensible et qui m'arrache encore des larmes (p. 68-69).

QUEL 14 JUILLET !

Le lendemain, fête nationale. Nous fûmes vraiment gâtés : un cigare (pour les fumeurs) et un peu de rhum qui ne put nous parvenir, le porteur s'étant trop copieusement servi. Nous étions encore 60 à 65 survivants. La compagnie voisine qui avait combattu à découvert n'en avait plus que 23 que je vois encore défilier ce matin du 14 juillet, mornes, abattus, harassés, conduits par mon confrère, le caporal **Dubost** qui, pour les galvaniser, chantait la Marseillaise. En pleine bataille, il avait assuré le dangereux commandement, les gradés ayant disparu, ce qui lui valut peu après le grade de sergent (p. 69).

GAUTHIER FERRIÈRES TUÉ

Ce n'était que le premier épisode. En attendant quelque renfort, on nous maintint en 2^{ème} ligne. On pouvait donc prévoir que le 2^{ème} engagement ne tarderait guère, ce qui n'était pas propre à exalter les plus enthousiastes. Mon ami et conscript, **Gauthier Ferrières** en était absolument démoralisé. Persuadé qu'il n'en reviendrait pas, il ne prenait plus aucune précaution. Le 17 juillet, hors combat, dans une partie des

feuillées (WC) qui était bien en vue de l'ennemi, il reçut une balle au ventre. Certains de ses camarades qui le connaissaient bien n'hésitaient pas à dire que c'était une façon de suicide ».

ALLER INVITER DES SENTINELLES TURQUES A SE RENDRE

« Le même jour, le brave commandant **Cootemale** me fit appeler et me dit : « Vous qui connaissez le turc, vous irez ce soir, par une étroite sape, le plus près possible des sentinelles ennemies et les inviterez à se rendre. Si vous réussissez, vous nous épargnerez une bataille. Cela va-t-il ? » « Mon commandant, j'accepte, mais je vous prie de m'adjoindre mon ami **Dubout** (?), un spécialiste de la langue turque. » « C'est entendu. Allez vous reposer. On vous appellera à minuit ».

« A l'heure dite, on nous met une drogue dans les narines afin de n'être pas incommodé en rampant sur les corps en décomposition ; c'était ceux des Sénégalais dont la tentative avait échoué huit jours plus tôt. Nous nous glissions sans bruit sur ce tapis moelleux, gonflé et...odorant. Des guetteurs avaient dû entendre pourtant car le claquement sec d'un canon-revolver rompait par instant le silence de cette belle nuit qui ne l'était guère pour nous. Au bout de 40 mètres environ, nous pûmes nous tenir debout. A 20 m étaient les sentinelles que l'on entendait causer car la bise venait de leur direction ; et c'est pourquoi nous tentâmes vainement de nous faire entendre... à moins que (et c'est probable) ils n'aient fait la sourde oreille ; il ne nous restait qu'à retourner ... bredouille. Mon collègue, un peu vêxé que ses expressions bien choisies n'aient pas eu plus de succès. Le commandant qui semblait l'escompter parut déçu ; mais tenace, il n'abandonnait pas tout espoir : « Voyons Goy ! si vous faisiez une nouvelle tentative. » Je fus évidemment flatté de la confiance de mon chef, lui dis que nous avions suffisamment insisté et comme on ne devait pas élever la voix, ce serait peine perdue. ». « Eh bien ! dit-il, puisque la manière douce a échoué, nous emploierons la manière forte ! » Et il donna des ordres pour que tout soit prêt pour attaquer à 4 heures (p. 70).

UN SERGENT FOU

Ce fut encore mon escouade bien réduite qui, dès les premières fusées, dut pénétrer en rampant, mais sans drogue, dans la même sape encombrée, car

suite p. 4